

LE LOCLE Partis grâce à la fondation Sandoz, trois adolescents témoignent.

Ils racontent leur aventure incroyable à Madagascar



Pour approvisionner le village d'Ankorondrano, au sud-ouest de Madagascar, en eau potable, jeunes et éducateurs ont pris part à toutes les étapes du processus. SP-Mathieu Gillibert

CONTEXTE Par l'intermédiaire de la fondation Sandoz, au Locle, dévolue à l'accueil d'ados en difficultés sociale ou familiale, treize jeunes ont séjourné en mai dernier au sud-ouest de Madagascar, dans le cadre d'un programme humanitaire de l'ONG Nouvelle Planète. Quinze jours durant, à Ankorondrano, un petit village rural privé d'eau potable, ils ont œuvré à la mise en place d'un réseau hydraulique. Retour d'expérience avec Agnesa, Ugo et Killian, trois d'entre eux.

SALOMÉ DI NUCCIO

«En pensant au résultat de notre travail et à l'immense sourire des gens, nous sommes rentrés heureux et fiers de nous.» Habitée par le sentiment d'une mission accomplie, Agnesa partage aujourd'hui une expérience inoubliable, pour laquelle les efforts fournis valaient le coup. En aidant à l'acheminement de l'eau potable à Ankorondrano, elle et ses camarades ont vécu une aventure «incroyable». Du dépassement de soi à la richesse d'échanges humains, ils ont chaque jour appris des Malgaches, mais aussi à moins s'écouter, et à apprécier surtout des petits riens.

Faussement masqués par le retour aux normes de l'internat, les souvenirs reviennent aujourd'hui clairs et précis.

Travail pénible

Faire jaillir l'eau d'au moins une borne-fontaine, c'était l'objectif de départ du groupe et il a été atteint. En fonction de leurs ressources physiques, les ados ont travaillé sur le chantier plusieurs heures au quotidien. Aux côtés de cinq jeunes locaux, ils ont relayé une équipe de techniciens, en touchant peu à peu à toutes les étapes du processus.

A partir du captage de source en montagne, ils ont creusé des tranchées pour les conduites, construit le réservoir, puis peint la borne. Par vagues de chaleur étouffantes, Killian décrit le travail pénible des premiers temps, auquel personne ne s'attendait vraiment. «Sur des trajets à la montée, on a porté des gros seaux remplis de cailloux. Plusieurs allers-retours du genre – de quinze minutes – et ce pendant trois heures, c'était ultra-fatigant.»

En s'acclimatant aux usages africains, lui et les autres ont côtoyé dans la région des gens généreux, débrouillards et enthousiastes. Chez des filles du village, Agnesa a juste parfois perçu de la méfiance. «Au début, elles nous regardaient un peu de travers.»

Au sein de dortoirs communs, quelques «bonnes» tensions furent inévitables, et le manque de confort parfois pesant. Quant aux pratiques domestiques des villageois, l'une d'entre elles a quelque peu choqué Killian. «Quand deux porcs ont été égorgés sur la place du village, ça a hurlé fort et très longtemps.»

Avec des gardes armés

Dès le coucher du soleil, c'était l'heure du couvre-feu. «A cause des voleurs de zébus, qui voient en l'homme blanc un signe de richesse, on n'avait plus le droit de sortir du campement. Des gardes armés tournaient d'ailleurs autour toute la nuit.»

Tout au long du séjour, le groupe a bien sûr pris du bon temps deux jours durant. Au cours de soirées interculturelles au village, mais aussi lors d'excursions plus au loin, vers des sites touristiques fameux, singuliers ou simplement paradisiaques, telles que les chutes de la Lily à Ampefy.

Jeunes et éducateurs ont aussi visité une école, des marchés, une station de traitement de café ou le Croc Farm, pendant exotique du Bois du Petit-Château. Au souvenir d'une faune reptilienne extraordinaire, le visage d'Ugo s'illumine. «On a pu caresser des lémuriers, et même prendre des serpents et un caméléon autour de nos bras.»

Avant de quitter une terre devenue si familière en quinze jours pour s'envoler vers Genève-Cointrin, la conviction d'avoir mené une action forte s'inscrit dans leur esprit. Ils se rendent compte qu'à leur façon, ils ont contribué à optimiser la vie de 2700 Malgaches.

«Réappris à s'occuper»

Educateurs à la fondation Sandoz, Yvanna Fontana, Mathieu Gillabert et Yannick Widmer ont piloté leurs treize pensionnaires tout au long de ce projet. Loin du contexte institutionnel, ils ont assisté à leur aisance d'intégration. A ce sujet, Mathieu Gillabert rapporte l'impression d'une collaboratrice du Cicafe (Centre d'information, communication, animation, formation et éducation). «Elle nous a dit que par rapport à de nombreux autres groupes, ces jeunes osaient dire les choses franchement.»

Contraints de se passer d'internet, les expéditeurs loclois ont très vite bien réagi. Yvanna Fontana enchaîne: «Ils ont réappris à s'occuper, en créant d'eux-mêmes des jeux basiques auxquels on n'aurait pas même pensé.» Comme le conclut Mathieu Gillabert, la réussite du camp est indéniable. «Rien que leur émotion et leurs larmes au moment de partir, ça symbolisait bien qu'ils ont beaucoup donné d'eux-mêmes.»

Autre grande satisfaction pour l'institution locloise: pour réunir les 42 000 francs nécessaires au projet, l'apport de fonds privés a pu suffire. Grâce notamment aux dons de la Loterie romande, ainsi que des fondations Hafen et Gandur pour la jeunesse.